

ÉLOGE DU BRICOLAGE

Par Mireille Battut



Je ne pensais pas que le titre de « parent » me conduirait à prendre un jour place à une tribune. Parce qu'être parent, c'est d'abord et fondamentalement du bricolage. Un bricolage où l'on fait ce qu'on peut, avec les embrouilles du réel, entre les exigences gloutonnes de la vie professionnelle, les embarras du couple, et un certain idéal social que l'on s'efforce de transmettre à travers la lignée familiale.

La guerre du stéréotype est déclarée

Pourquoi suis-je ici ? Des parents d'enfants autistes ont lancé une guerre. Contre la psychanalyse ? Si ce n'était que cela ! La guerre, c'est contre eux-mêmes et contre leur enfant qu'ils la mènent, bien décidés à éradiquer les stéréotypes dont celui-ci est affecté. Le terme que l'on emploie aujourd'hui « Trouble Envahissant du Développement » renvoie à l'imaginaire de l'envahisseur. Il fait entendre la musique stridente de l'arrivée des *Aliens*. Alors, évidemment, tous les moyens sont bons, toutes les contraintes sont justifiées, puisque c'est l'envahisseur que l'on va extirper, pour rétablir l'enfant normal. L'exorcisme, au nom de la science ! Je me sens fortement interrogée par cette parentalité normative qui revendique de s'insérer comme un simple rouage fonctionnel d'une société entièrement tendue vers l'efficacité totale. Le zéro défaut. L'alliance du capitalisme et de la science, on connaît ça, déjà, dans l'entreprise.

Un savoir-y-faire opérant

Alors, à l'opposé du conditionnement opérant de l'ABA, je voudrais juste vous décrire comment je me suis appuyée sur ce que Louis me dit, et comment je l'entends, et comment lui m'entend.

J'ai aussi appris à « y-faire » pour que les différentes institutions de mon secteur (crèche, école, CTTP, CMP, hôpital de jour...) collaborent avec le souci de l'enfant ; j'ai ainsi constaté que, dans chaque institution, c'est le désir de la personne, du professionnel, qui est en jeu. La chance a voulu qu'étant analysante, et lectrice, j'aie pu, dans cette circonstance, trouver une inspiration dans « pratique à plusieurs » des institutions lacaniennes du réseau RI3, où chacun amène sa singularité, dans un cadre conceptuel cohérent. C'est de cette aventure et de ses enseignements que je me propose de témoigner.

La nounou de Louis m'a demandé à lire sur l'autisme. Je lui ai passé l'autobiographie de Donna Williams. Depuis, elle se réfère souvent à ce que dirait « la grande Donna », confirmant qu'il y a bien quelque chose à transmettre d'un savoir-y-faire opérant, à condition de s'autoriser de la plus grande singularité.

Et puis, il y a le « faire avec » de Georges, le frère jumeau de Louis, qui m'a dit un jour, en considérant les peluches qui l'entouraient ; « Maman, ça ne va pas ! Mes petits amis, ils ne parlent pas ! ». Je lui ai alors répondu : « Cela ne t'empêche pas de leur parler. Regarde, Louis ne parle pas, mais pourtant, il te répond ». Georges joue parfois à se déplacer à tâtons sous un drap, en déclarant ouvertement qu'il fait « comme Louis ». Il cherche ainsi à éprouver quelque chose de son univers. Georges n'a pas son pareil pour savoir ce que veut son frère. Il dit souvent, en observant les préparatifs de ballade, ou de repas « Louis sera content ».

Les premiers signes de Louis

Un bord à la jouissance

Un tout premier signe que Louis nous a fourni de son monde intérieur, vers l'âge de 10 mois, peu après l'apparition des premiers symptômes, des premiers questionnements, fut une jubilation intense à jouer avec le volant de ma jupe qui lui recouvrait les yeux alors qu'il était étendu sur le tapis aux pieds de son papa. Il jouissait, et cette jubilation avait trouvé le bord de ma jupe pour s'exprimer.

Un récital impromptu

Le deuxième signe arriva comme une effraction. Peu de temps après que je l'aie pensé sourd, Louis délivra à 20 mois son premier concert vocal au beau milieu d'une salle d'attente, révélant un répertoire impressionnant. Le spectacle était saisissant : il chantait avec aplomb, justesse et rythme, une main collée à l'oreille comme le font les muezzins, au point que le brouhaha ambiant sembla s'estomper. Une intense poésie se dégageait de cette scène. Ce jour-là, je me sentis toute fière et ragaillardie. Il était musicien ! Que demander de plus ?

Le corbeau de la fable

Au début, quand je portais son biberon à Louis, il ouvrait la bouche et laissait tomber sa tétine – comme le corbeau de la fable – c'est-à-dire qu'à l'instant même, la tétine n'existait plus. Un objet obturateur prenait la place sans qu'il y ait de transition, sans « lâcher prise », par évaporation de celui qu'il y avait avant. Il n'y avait donc pas d'avant et pas d'après. Pas de manque. Je passais mon temps à faire réapparaître les tétines évanouies.

Les inventions de Louis

L'invention du double

Puis, un jour, Louis se mit à me rendre son biberon en main propre quand il avait fini de boire. J'accusai réception, mais n'était-ce pas contradictoire avec l'a-temporalité radicale que j'avais cru déceler ? C'est en m'interrogeant sur ce comportement intrigant

que j'en suis venue à la réponse logique : il fallait qu'il y eût un *double* pour que Louis puisse lâcher le biberon sans que l'objet cessât d'exister. Le *double* est plus que le simple *outil-prolongement-de-la personne* utilisé pour saisir un objet convoité. Ici, il s'agit non pas de saisir, mais de retourner un objet à son envoyeur. Le *double* n'est cependant pas vraiment un «autre». C'est un dédoublement de la personne, qui joue un rôle fonctionnel, pour pallier l'absence de l'Autre.

Cette invention fut essentielle pour Louis, car elle lui permit de gérer et de maîtriser des activités consécutives tout en accédant à la possibilité de préparer simultanément autre chose. Il pouvait dorénavant porter ensemble ou alternativement sa tétine et son lange-doudou, il pouvait confier l'un ou l'autre ou les deux à un adulte quand il voulait jouer. Aujourd'hui encore, il vérifie bien qu'on ne dépose pas l'objet confié, car s'il lui est dorénavant possible de céder quelque chose sans le perdre, la césure reste redoutée.

L'invention des connecteurs merveilleux

Aux premières vacances, Louis ne voulait pas quitter le contact métallique de la voiture, totalement entravé dans sa capacité de découverte. Conduit au parc, il s'accrochait à un panneau signalétique, et n'en bougeait plus. Aux vacances suivantes, il accepte de lâcher la voiture et commence à trotter gentiment... jusqu'au premier lampadaire. Et là, il reprend une ronde extatique autour du poteau métallique. Il ressemble à l'allumeur de réverbère du « Petit Prince », qui allume et éteint le ciel. Nous sommes forcés de l'arracher au connecteur merveilleux. Heureusement, la plage est au bout du parcours. Le jour suivant, Louis jette un coup d'œil rapide au lampadaire et se dirige directement vers la plage. Le trajet du jardin public entre la voiture et la mer est devenu le connecteur merveilleux.

Il y a toutes sortes de connecteurs : les travées horizontales des bâtiments, la main de l'adulte, la petite fourmi qui monte qui monte et qui fait guili-guili, le trajet du matin, le bus qui ramène à la maison... Ils permettent à Louis d'élargir son monde tout en préservant une sorte de sentiment cosmique de sécurité. Le fait qu'il anticipe la destination est essentiel. Les connecteurs sont des objets secondaires résultant d'une opération de transformation et témoignent donc du désir et de la capacité d'évolution de Louis. Leur rapide rigidification traduit néanmoins leur caractère autistique. Si le trajet est identique et répétitif, alors, toute déviation ou modification accidentelle instaurera une déchirure.

Une écriture musicale

A ce stade, mon intervention a consisté à doser de menues variations dans les programmes quotidiens. Une partition qui n'est jamais tout à fait la même et jamais tout à fait une autre, comme le thème et variations « ah vous dirais-je Maman » de Mozart. L'opposé radical de la programmation comportementaliste qui ne peut que renforcer la rigidité de l'autiste et lui interdire toute initiative. Je me suis au contraire inspirée de la façon qu'il a d'occuper l'espace en tournant autour de ce qui l'intéresse, décrivant des trajectoires parfois imprévisibles, mais toujours d'une grande précision, dont on peut lire l'écriture par l'effet d'une permanence rétinienne. Une écriture proprement musicale.

Les partenaires institutionnels

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les partenaires institutionnels. J'en dirai trois, essentielles.

Un : l'importance de l'accueil précoce, sans prérequis, surtout sans se précipiter sur le diagnostic. De ce point de vue nous avons eu la chance d'être pris en charge immédiatement, et sans procédure administrative, dans un Centre Thérapeutique du Tout Petit et de bénéficier de la coordination entre les équipes de la crèche et du centre thérapeutique. L'arrivée des 3 ans a cependant été une période de grande angoisse, car Louis n'était pas prêt à entrer à l'école maternelle.

Deux : un accueil qui doit se garder de tout schéma simpliste normalisant. La multiplication des interlocuteurs à qui il fallait chaque fois raconter l'histoire familiale est certainement la chose la plus pénible que nous ayons vécue, car la norme de la famille idéale est toujours là, en référence, avec le mythe de Maman et Papa à égalité, conscients, responsables et disponibles, ce qui n'est déjà pas facile en temps « normal » et qui là devient carrément explosif pour la mère, car c'est sur elle en dernière instance que se reportera l'exigence normalisante.

Je considère au contraire, qu'il y a quelque chose à dire en particulier à une mère, quand elle se trouve instituée par son enfant en tant que « double », ce qui n'est pas simple, chacun peut aisément le concevoir. Comme tout objet autistique, la diade mère-enfant, quand elle existe, est le partenaire naturel de l'enfant, et c'est cet objet qui va lui permettre d'évoluer vers l'autonomie, par la nécessaire intervention de l'institution.

Trois : l'indispensable effet de coupure qui est la fonction de l'institution, qu'elle soit thérapeutique ou éducative, ou de préférence les deux, à condition d'avoir respecté les particularités de la construction de l'enfant, comme je vais l'illustrer pour finir.

Un au-revoir

Louis vient d'entrer à l'hôpital de Jour de la Fondation Vallée. Au regard de la crèche, les lieux et les modalités d'accueil sont configurés différemment. Il y a une sorte de vestibule où je remets Louis à son éducatrice, qui le salue et le prend en charge. Dès le deuxième jour Louis franchit le seuil avec enthousiasme et s'élance vers l'intérieur. Mais à mi-parcours, il se retourne et m'interroge du regard : Tu viens ? Je lui réponds : non, je ne rentre pas avec toi, c'est ici pour toi, moi, je vais maintenant au travail. Alors, il esquisse un petit signe de la main, un geste qui semble bien me dire au revoir. C'est la première fois que Louis me salue. Il a fallu que cet espace protégé et réservé soit désigné par l'institution qui l'accueille pour provoquer une conscience de la coupure entre lui et moi.

Une semaine après, j'apprends que Louis a un copain.

Voilà. Louis a aujourd'hui 4 ans. Nous avons une longue route devant nous, comme pour tout enfant, et je ne peux en aucune façon prédire ce qu'il deviendra, comme pour tout enfant. Un point essentiel est acquis, cependant : Louis est une personne distincte.